

Rêver l'Obscur. Femmes, magie et politique

Starhawk

Ed Cambourakis, ré-édition 2015
édition originale 1982

Starhawk

De son vrai nom Miriam Simos, Starhawk est née en 1951 aux États-Unis. Écrivaine, formatrice et militante altermondialiste, psych thérapeute. elle vit et travaille à San Francisco. Partisane de l'action directe non violente, Starhawk a été de tous les mouvements antimilitaristes et antinucléaires aux États-Unis dans les années 1970-1980. On la retrouve ensuite à Seattle ou à Gênes dans les rangs altermondialistes. Célèbre dans le monde entier pour être une théoricienne du néopaganisme et une figure du mouvement Wicca, elle se définit elle-même comme féministe et sorcière, se réappropriant cette figure subversive en vue d'unifier spiritualité et politique. Se basant sur la narration très concrète de sa participation aux mouvements militants, elle explore une science inventive et festive des rituels, invitant chacun-e à prendre conscience de son pouvoir et à le mettre en oeuvre en resserrant les liens avec les autres, en agissant à sa mesure au sein de la communauté.

Rêver l'Obscur

Ce livre tente de relier le spirituel et le politique, ou plutôt d'accéder à un espace au sein duquel cette séparation n'existe pas, où les histoires de dualité que nous raconte notre culture ne nous vouent plus à répéter les vieux scénarios. Cet espace est obscur et à moitié oublié, mais en lui réside un pouvoir qui s'oppose au principe de domination sur lequel est basée notre société. L'histoire de la civilisation patriarcale pourrait être lue comme un effort cumulatif pour briser ce lien, pour séparer l'esprit de la chair, la nature de la culture, l'homme de la femme. Cette rupture fonde les oppressions inséparables de race, de sexe, de classe, et la destruction écologique.

I - Pouvoir-sur et pouvoir-du-dedans

La vieille religion -sorcellerie, *wicca*, art sorcier (*craft*) (avant la période judéo-chrétienne) est une religion de l'immanence, faite d'expériences, de rituels et de pratiques qui changent la conscience et réveillent le pouvoir-du-dedans, au sens premier du mot pouvoir, qui vient du latin *podere*, être capable. Il ne s'agit pas d'une religion avec un dogme, une doctrine ou un livre sacré.

La culture judéo-chrétienne, avec l'avènement du Dieu Unique, transcendant, séparé du monde, nous sépare de nous-même, de notre propre pouvoir en le niant au profit du pouvoir-sur. C'est une culture de **la mise à distance**. Elle contient l'imaginaire collectif dans des mythes de dualité (bien/mal, homme/femme, culture/nature, esprit/corps), de temps linéaire (l'apocalypse), de résussite/echec (La Chute). Le pouvoir-sur est la domination, le pouvoir-du-dedans est la capacité individuelle et collective d'agir et de choisir, de transformer et de se transformer, d'aimer et de guérir.

La dévalorisation des êtres humains autorise la formation de relations de pouvoir dans lesquels les êtres humains sont exploités. La valeur intrinsèque, l'humanité, est réservée à certaines classes, à certaines races, au sexe masculin : leur pouvoir sur les autres est ainsi légitimé.

II - Les formes de la pensée : la magie comme langage

La **magie** est l'art de changer, elle inclut donc la politique ayant pour but le changement de la conscience et par conséquent la conduite du changement. Son essence est intrinsèquement antihierarchique. Elle pourrait être considérée comme une science appliquée, basée sur la compréhension de la création de formes par l'énergie et de la direction de l'énergie par les formes ; elle a pour coeur un paradoxe : *la conscience donne forme à la réalité, la réalité donne forme à la conscience*.

Notre conscience, nos croyances et nos projets, sont modelés par des institutions d'autorité. La conscience elle-même a une structure et une structure se manifeste dans les formes du monde physique. **La structure et non le contenu** détermine la manière dont l'énergie va circuler, quelle forme et structure elle pourra créer. Ainsi, les structures hiérarchiques, quel que soient les principes qu'elle épousent, nourriront de nouvelles structures hiérarchiques.

Nommer une chose donne du pouvoir, pour agir non pas sur elle mais avec elle. Le langage donne forme à la conscience, il distribue le pouvoir. Ainsi la magie est un langage. Il faut choisir un vocabulaire qui me permette d'entrer en contact avec nos sensation plutôt que des abstractions. Ainsi je choisis de parler de **magie** et de **sorcières pour fabriquer de nouvelles métaphores**. Sans nier la lumière, nous réhabilitons l'obscur ; nous nous réapproprions toutes les parties de nous-mêmes que nous avons poussées dans le noir. le langage des choses et des images peut nous emmener plus profond, au-delà des barrières du conscient et du rationnel, si nous nous ouvrons à lui.

III- L'Ethique de la Magie

La conception immanente de la justice n'est pas basée sur des règles d'autorité, mais sur

l'intégrité, en tant que voie pour le pouvoir-du-dedans. L'intégrité signifie la cohérence. Pour être intègre nous devons reconnaître que nos choix ont des conséquences et que nous ne pouvons échapper à la responsabilité de leurs conséquences, non du fait de quelques autorité extérieure, mais parce que ces conséquences sont inhérentes à ces choix eux-même, et ne peuvent donc pas être définis en dehors du contexte

L'expérience de son propre pouvoir, le pouvoir-du-dedans, permet de reprendre ses responsabilités en prenant conscience de son impact sur les autres et le monde, ceux-ci n'étant pas séparés. L'immanence est un contexte, de telle sorte que le soi individuel ne peut jamais être vu comme un objet séparé et isolé, mais comme un nœud de relations enchevêtrées (avec l'ensemble du vivant), constamment transformé par les relations qu'il forme. Être un membre de cette communauté signifie à la fois prendre forme par elle et avoir la responsabilité de lui donner forme.

Quand l'intégrité personnelle est une valeur, la diversité peut l'être aussi. L'immanence est polythéiste- La diversité favorise l'équilibre et est favorisé par lui.

La mort devient, en fait, la source du pouvoir-du-dedans car ce n'est qu'en reconnaissant les limites ultimes de notre pouvoir et de notre responsabilité que nous devenons capables d'être libres d'avoir du pouvoir. Nous reconnaissons que nous ne sommes ni impuissants ni omnipotents ; que notre volonté active, si forte soit-elle, est tempérée par l'activité de la volonté des autres, que nos besoins et nos désirs doivent être équilibrés par ceux des autres.

IV- Retrouver un pouvoir personnel : la Magie comme Volonté

Nos paysages intimes sont ceux des récits de la mise à distance et sont peuplés de créatures qui dominant et doivent être dominés. Pour nous libérer, nous pouvons avoir à nous battre contre nos propres formes de pensée, et à nous confronter aux formes d'autorité que nous véhiculons en nous, la confrontation ne doit pas être seulement intellectuelle. Si nous n'acceptons pas de nous confronter à nous-même, nous risquons de reproduire le paysage de domination dans les structures mêmes que nous créons pour combattre l'autorité.

Dans une tribu une personne individuelle reflète le collectif, l'esprit du groupe ; la quête solitaire est un moyen de se libérer, de découvrir son caractère unique, sa personnalité propre, afin de rapporter quelque chose de nouveau au groupe. Dans notre culture, nous avons été élevés séparément, puis entraînés à la compétition depuis le plus jeune âge, nous avons appris que nos pulsions, nos désirs, nos corps sont des objets à contrôler. La haine de soi est une structure psychique commune à nous tous qui sommes produits dans cette culture ; l'aspect du Soi qui se moque, qui ricane, qui humilie, qui insulte, qui exulte. Elle est la représentation interne du pouvoir-sur. Nous l'avons interiorisée non seulement à partir de nos parents, mais à partir de chaque institution de la

société avec la quelle nous sommes en contact. C'est la structure psychique qui perpétue la domination.

Le paysage, l'imagerie, les scénarios créés par le jeune Soi deviennent les schémas dans lesquels nous vivons nos vies, car ils déterminent les manières dont nos énergies se structurent. Les racines du Soi parlant s'enfoncent aussi profondément dans l'enfance, mais le Soi parlant naît complètement quand nous parlons couramment. Pendant que le jeune Soi expérimente et sent, le Soi structure les sensations, met de l'ordre classe, catégorise et nomme. Le langage est notre outil le plus puissant pour structurer la réalité. Ce qui est nommé devient séparé. Quand nous commençons à apprendre à parler, nous pouvons nous nommer nous-même et donc séparer ce qui est moi de ce qui n'est pas moi. Enfant, nous partageons un champ d'énergie avec notre mère. En grandissant celui-ci cesse d'être un champ enveloppant pour devenir une source interne de chaleur, de sécurité, d'estime de soi. Le langage nous permet de nommer cette chaleur, cette estime, *moi*, et saisir que notre mère existe séparément de l'image d'elle que nous avons incorporé, qu'elle existe avec son propre centre, qu'elle appelle *moi*. Les limites et les structures créés par le Soi parlant nous donnent la liberté d'être des individus, de nous séparer des autres. En tant que bébé et petit enfant nous sommes faibles et entièrement dépendant des soins de la bonne volonté de nos mères. L'abandon, même temporaire a l'odeur de la mort, sans avoir de mot pour désigner et contenir cette sensation. Cette terreur est sans limite puisqu'elle n'a pas de nom. Elle est soudée à cette autre sensation de béatitude primale, quand le lait coule et qu'on est aimé et au chaud. La terreur acquiert progressivement des bornes et nous acquérons des forces qui nous aident à lui faire face. Les institutions de domination jouent sur cette terreur. Chaque expérience à l'intérieur d'une institution est une confrontation avec la haine de Soi, sur son propre terrain. La haine de soi viscérale n'est cependant pas une institution ou une personne intériorisée, mais une chose qui donne corps à la relation de domination, elle fait de nous à la fois des victimes et des persécuteurs.

Notre première arme sera effectivement de séparer les monstres les uns des autres, de les disséquer pour trouver de quoi ils sont faits. Dans la Magie, rien n'est complètement détruit, mais seulement transformé. Même si nous traitons la haine de Soi comme si elle était séparé, elle ne l'est pas. C'est une part de nous-même, et nous ne pouvons pas nous en débarrasser car elle contient notre énergie, notre pouvoir. Après avoir vaincu les monstres que nous craignons, nous devenons l'esprit qui anime le monstre et celui-ci n'est donc plus un monstre. L'obscurité est transformée, elle ne fait plus peur.

V- Déesses et Dieux : le Paysage de la Culture

Ce que nous nommons *religion* est le terreau de la culture, dans laquelle poussent consciemment ou inconsciemment les systèmes de croyances, les histoires, les formes de

pensée sur les quels sont basées toutes les autres institutions. Il s'agit donc de transformer nos imaginaires au-delà de nos formes rationnelles de pensée. Les Déesses et les Dieux sont nos potentiels. L'imagerie de la Déesse, du Dieu, peut ouvrir des chemins conduisant hors des cultures patriarcales, ouvrir des canaux aux pouvoirs dont nous avons besoin pour nous transformer, pour transformer nos visions et nos pouvoirs. Les symboles de la Déesse et du Dieu peuvent nous aider à devenir capables d'intégrer ce pouvoir, à le rendre conscient et à en disposer au lieu de le nier et le fuir.

Alors que la petite fille lutte pour émerger de la terre maternelle, pour trouver d'autres personnes à imiter et à qui ressembler, pour devenir une personne vraiment distincte de sa mère, la culture lui rappelle sa similitude essentielle- elle est du même genre. Dans notre culture, le genre est la décision de base, la dualité primaire. De mille manières subtiles la culture décourage la petite fille du plaisir de la maîtrise et récompense sa dépendance. La maîtrise et la récompense de l'effort appartiennent aux hommes. La petite fille n'a jamais à apprendre à voir sa mère non comme la terre mais comme une autre ; elle peut demeurer fluide, indistincte, flottante autour d'un autre, enveloppante et dévorante, prenant la position de la terre plutôt que d'un être en soi. Pour les garçons, la culture patriarcale a un autre message : tu es distinct de la terre-mère, tu es supérieur, le monde de la maîtrise et du contrôle, le plaisir qui vient de ta différence t'appartiennent. Il peut construire un soi autour du coeur de sa différence d'avec la terre-mère- un soi dont les plaisirs les plus profonds viennent non pas du doux enveloppement du corps par la chair, de l'âme par le soin, mais de la maîtrise, de la compétence, du contrôle, et en même temps il peut posséder une source de ces bons sentiments nourrissants, une créature-mère, à lui tout seul. Aussi le garçon va-t-il de terreur en terreur, de dépendance en dépendance, car la compétence et la maîtrise peuvent échouer. En fuyant la peur de la mort, il tarira la source de vie. Jamais le garçon ne développera sa propre source de matière-mère magique, sa propre source de nourriture du soi. Il sera dépendant de la femme qu'il possédera comme le petit garçon l'était de sa mère. Et il y aura toujours un abîme qu'il n'arrivera jamais à franchir- car le coeur de son identité est basé sur sa différence. Il aura besoin d'affirmer sa fragile maîtrise, son contrôle, son pouvoir sur les autres et prendra sa revanche sur le corps de la terre. Notre culture est formée par les images et les réalités de cette revanche.

Dans une société mécaniste, capitaliste ou communiste, notre conception sous-jacente du travail est que le maternel, le nourricier, le *sentiment* doivent en être exclus. Maîtriser ou contrôler, et non sentir ou nourrir. Si nous faisons entrer les soins des enfants dans le monde du travail, ils ne seraient plus isolés dans des jardins d'enfants, mais feraient partie de notre activité journalière. Que les hommes s'occupent des enfants à l'égal des femmes pourrait guérir notre blessure culturelle. La productivité pourrait diminuer ou être mesurée sur une échelle différente qui ne se mesurerait plus à l'aune du profit, mais des besoins des gens et du bien-être de la prochaine génération. Nous aurons à nous défaire de la

hiérarchie entre les différentes fonctions et postes, de la structure des entreprises elle-même, maintenue par la coupure entre le travail et l'activité nourricière.

Pendant la petite enfance, ce travail difficile et complexe de différenciation, de formation de soi et de sortie du territoire de la mère, nous utilisons tous les gens importants autour de nous. Du coup, dans les sociétés patriarcales, la part de nous qui se sent libre et autonome, en dehors du contrôle du royaume de la mère, est identifiée à la masculinité. Cela pourrait changer si de nouveaux arrangements pour l'éducation des enfants associaient les hommes et les femmes aux peurs et aux plaisirs de la petite enfance, mais il faudrait pour cela que changent également tous les éléments de notre culture qui renforcent encore et encore l'identification du soi comme masculin et de l'*autre* comme féminin.

Aussi nous tournons-nous vers l'imagerie de la Déesse pour nous guérir, pour faire nôtre ce pouvoir avec une conscience qui aille plus profond que les triomphes et les échecs de notre propre mère, qui nous permette de connaître en nous le mouvement des grands pouvoirs de la vie et de la mort, de l'activité nourricière et de la limite. Eprouvons Gaïa comme séparée de Maman, distincte et nous pourrions développer notre relation avec elle avec des soi distincts. Quand nous invoquons la Déesse, nous réveillons dans nos esprits Son image et Ses symboles ; nous leur permettons de faire surgir le pouvoir (la capacité de faire) qu'ils contiennent. En nommant la force de mort comme l'un des aspects de Gaïa, en l'appelant Hécate, Kali, Anna, la Vieille, je deviens à la fois moins fusionnées avec elle et plus proche d'elle. Dans la main de l'immortalité vient la liberté, non pas la liberté par rapport au cycle de la vie et de la mort, mais la liberté par rapport à la relation infantine à la vie et à la mort, par rapport à la peur et à la faiblesse.

Le dieu est une figure problématique aujourd'hui. Il est difficile à beaucoup d'entre nous de répondre de manière nouvelle à des images mâles, quand dans toute nos vies on nous a demandé de répondre à des normes mâles. Il est aussi trop facile de voir la Déesse et le Dieu « divisant le travail de la divinité conformément aux rôles sexuels ». Le pouvoir ne vient pas du dieu conçu comme modèle à imiter. De même que le fait de nommer la force nourricière de la mère nous permet en même temps de nous en séparer et de nous y reconnecter librement, de même donner un nom et une figure à la masculinité nous permet, aussi bien aux femmes qu'aux hommes, d'établir une connexion indépendante des rôles mensongers et des stéréotypes destructeurs de la masculinité- indépendante y compris d'une identification avec les hommes qui dans nos vies ont été formés et modelés par de fausses aspirations. La maîtrise est le royaume des hommes, le soi masculin en vient à être identifié avec tout ce qui représente la compétence, le contrôle, l'aventure, l'esprit, la lumière, la transcendance par rapport aux obscures demandes du corps. Pourtant, cette prétendue liberté est en fait un déni- du corps, de la sensation, de la vulnérabilité et de la mortalité. Le déni est renforcé parce que notre système économique et politique en dépend. Ce déni rend possibles l'aveuglement et l'abrutissement qui font commettre aux hommes

des atrocités. Par *masculinité*, je ne désigne aucune des qualités qui ont été arbitrairement assignées aux hommes, comme l'agression, l'affirmation, l'activité, le côté yang, la rationalité et le discours. Je veux dire seulement le pouvoir d'être « chez soi » -fort, puissant, et éveillé aux sensations d'un corps mâle. Les rôles d'hommes qu'offre notre culture ont tellement souillé la masculinité qu'on ne peut l'approcher sans se salir. Les images du Dieu qui peuvent avoir des effets libérateurs sont celles qui renvoient fermement au corps sensible, au sexe, au pouvoir de mortalité. La culture toute entière doit reconnecter la masculinité avec la terre, avec la chair, pour que la figure du mâle pur et transcendant disparaisse avec ses promesses de salut dans quelque monde meilleur. Le Père-Terre est l'Homme vert de l'art sorcier, le dieu qui est représenté couronné de feuilles, enlacés de vignes, l'esprit de la végétation, des choses qui poussent, la forêt. Le Dieu est un animal : cerf, bouc, taureau, sanglier. Il est le chaman cornu de la grotte préhistorique. Le Dieu est le Chasseur qui manie le terrible pouvoir d'anéantissement, et pourtant la part de lui qui devient la proie s'ouvre à cette mort.

Nous verrons donc Koré descendre aux Enfers non parce qu'Elle est enlevée, mais parce qu'Elle sait Elle-même qu'il est temps de quitter Sa mère, d'explorer ce qui se trouve au-delà de la terre ensoleillée que Sa mère régit. Et le Dieu descend lui aussi, il s'appelle Adonis, Osiris, Dionysos. Et, ils se rencontrent au centre, dans la matrice obscure, au coeur de la terre. Leur rencontre est un choc ; ils sont brisés. Car Il voit qu'Elle n'est pas la terre enveloppante mais un soi, comme le Sien, marchand à travers le labyrinthe. Et, Elle voit qu'Il n'est pas un brillant immortel ; des cornes de taureau lui ont poussé sur Son chemin vers le bas, Il est un animal. Ils sont forcés de se regarder l'un l'autre dans les yeux. Ils se nourrissent du fruit de la mort, la grenade. Le fruit de Perséphone, le fruit qui saigne, qui tache leurs mains et leurs doigts.

De même que les Déesses et les Dieu sentent le pouvoir bouger dans leur ventre et leurs membres, nous le sentons se lever en nous, comme notre propre pouvoir de faire appel à eux, de faire monter le mystère de l'obscur et de renouveler la lumière. Nous les invoquons, nous devenons eux : Lui qui descend et s'élève, Elle qui transforme tout ce qu'Elle touche. Mais nous avons mangé le fruits de Perséphone et nous sommes changés. Nous ne pourrons plus jamais être tout à fait séparés de l'obscur, de la terre, de la chair.

VI- Construire la communauté : les processus de groupe

On nous enseigne à servir d'abord notre intérêt, à être compétitifs, à nous améliorer en tant qu'individus. Dans une communauté nous avons le pouvoir de nous guérir et de nous aider l'un l'autre, un pouvoir qui va au-delà du soi individuel, en travaillant ensemble à guérir les blessures infligées par cette culture. Dans une communauté, nous pouvons identifier le vice de l'intérêt centré sur soi, et résister à son contrôle. Historiquement, les institutions de

domination se sont établies en détruisant les communautés.

La résistance cause le conflit. Nous confondons le conflit et la violence. La violence n'est pas la colère, ni un cri ni une sensation, un sentiment ou une action spécifique. Je définis la violence comme l'imposition du pouvoir-sur. Si nous pensons un groupe ou un cercle comme une entité vivante, nous pouvons imaginer que, comme une personne, il a un Soi parlant, un jeune Soi et un Soi profond. Il a aussi une structure qui est déterminée par les responsabilités de chaque personne et les relations entre les individus dans le groupe. Le Soi Profond d'un groupe est l'esprit sous-jacent, le sens de la connexion et du but commun, le lien. Le lien est créé et renforcé par le partage de l'énergie. Mais le lien Dont nous parlons ne demande jamais aux gens d'arrêter de penser de façon indépendante et de perdre leur individualité. Au contraire, un petit groupe qui fonctionne au moyen du principe d'immense – qui accorde à chaque personne le respect pour ses manières de voir, ses idées, ses sensations – renforce le sens du soi individuel. Le Soi Parlant d'un groupe est le soi pensant, les idées, les politiques, les philosophies et les conversations du groupe. Le jeune Soi est le soi sensible, quelque chose qui est souvent ignoré dans les réunions. C'est aussi le sens de l'humour ou du jeu pour un groupe. Un groupe sain doit incorporer tous ces niveaux et travailler avec.

VII- Cercles et toiles : structures de groupes

Pour changer la culture, nous devons nous relier à l'aide de nouvelles manières, nous devons changer les structures de nos organisations et de nos communautés. Les structures de la mise à distance sont des hiérarchies ; leur forme est l'échelle, nous sommes sensés y gravir des échelons. A chaque échelon nous manions du manions du pouvoir sur ceux d'en dessous. Les échelons sont de moins en moins peuplés au fur et à mesure qu'on va vers le haut, si bien qu'un petit nombre exerce toujours le pouvoir sur une plus large masse. Les structures de l'immanence sont circulaires : clans, tribus, covents, groupes, collectifs. La définition et la fonction du cercle est de distribuer l'énergie de manière égale. Dans les groupes non-hiérarchiques, le structure peut, pour l'essentiel, être pensé comme le schème de communication qui détermine comment circule l'information. L'information est pouvoir – elle nous rend capable de faire des choses que nous n'aurions pas pu faire autrement. Dans un groupe hiérarchique seul un petit nombre a accès à l'information et peut prendre des décisions.

Le plus intéressant dans un groupe cependant est sa structure cachée. Tous les groupes fonctionnent avec des règles explicites et implicites. Comme pour soi-même, il est important de voir et nommer l'implicite du groupe pour qu'aucune forme de domination inconsciente ne puisse s'y cacher.

Le gens adhèrent à des groupes avec des histoires, des besoins et des expériences très différentes. Les positions que nous prenons dans un groupe suivent souvent un schéma que chacun dans sa vie répète inconsciemment, sauf si nous faisons un effort délibéré pour y faire attention et changer.

Nous avons décidé qu'il devait y avoir des moyens de structurer des groupes sur un autre modèle de pouvoir. Nous avons aussi appris que les rôles pris par les gens dans les groupes ont souvent à voir avec leurs origines de classe. La classe n'est pas qu'une question de revenu, c'est aussi des valeurs et des attentes, le message subtil que chacun reçoit de sa famille et de son entourage. Pouvoir diminuer les différences de classe peut diminuer l'impression d'isolement, de venir d'une autre planète, ce que les personnes issues de milieux pauvres ou ouvriers ressentent souvent dans les groupes. Et nous pouvons apprendre à partir de nos différences. La mise à distance se perpétue en nous maintenant séparés les uns des autres. Parler de nos différences est le premier pas pour guérir la souffrance que suscite notre séparation, de façon que nos forces séparées puissent se rassembler.

Un groupe sain n'est jamais stable. Il change toujours, grandit, se réforme. A chaque étape, des conflits surgissent à propos de domaines qui sont les sources mêmes pour une nouvelle croissance. Le conflit peut être créatif si nous lui demandons quelles tâches il est nécessaire d'accomplir. Nous faisons des réseaux, nous tissons des toiles. Un réseau n'a pas besoin d'un chef, mais il a besoin d'un centre, un point où toutes les informations peuvent être collectées et distribuées à tous les cercles. Comme nous avons été conditionnés à chercher l'autorité à l'extérieur, les membres du réseau investiront inévitablement d'autorité les gens du centre, leur demanderont de décider et verront souvent en eux des leaders. Les personnages centraux des groupes égalitaires doivent être préparés à résister aux attentes des autres.

Quand nous disons communauté, nous pouvons penser aux choses de façon nouvelle- non avec loyauté envers une nation « une et indivisible », mais envers de vrais gens, un vrai lieu, celui où nous vivons. Il est peut-être temps de reconsidérer nos appartenances, de s'occuper de ce qui peut prolonger la survie de l'humanité.

VIII- Sexe et politique

« *Tous les actes d'amour et de plaisir sont mes rituels* » font dire les sorcières. Dans l'éthique de l'immanence, la sexualité est aussi sacrée, comme un pouvoir qui communique à toute la vie vitalité et plaisir, comme moyen mystérieux d'une communication profonde avec les autres, une interaction avec un autre soi. C'est le moment ultime du pouvoir-du-dedans. Notre sexualité ne peut être séparée de notre magie. Nous devenons une – un souffle, un

organisme. En miroir, nous incorporons quelqu'un d'autre à nous-même et nous sommes changés par cet autre. Nous sentons notre impact. Reflétant et reflétées, nous créons une réverbération. Le miroir commence par le soi.

Le sexe est un échange de pouvoir sous la forme d'un flux d'énergie qui coule entre deux êtres. Mais la culture de la mise à distance déforme tout pouvoir en pouvoir-sur. Les relations sexuelles deviennent une scène sur laquelle se jouent les questions du pouvoir et du statut. Nos systèmes politiques et économiques, notre science et notre technologie sont enracinés dans notre aliénation par rapport à nos corps et aux royaumes des sensations profondes. Une véritable transformation de notre culture demanderait de restaurer l'érotisme comme pouvoir-du-dedans. L'érotisme peut devenir le pont qui relie le sentir et le faire ; il peut faire pénétrer l'émotion dans notre sens de la maîtrise et du contrôle, afin qu'il se mette au service de la vie au lieu de la détruire. Guérir devient un acte de déplacement des énergie et non de contrôle. Cet acte est basé sur le soin, non sur la mécanique.

Dans la dialectique de la fusion et de la séparation, l'érotisme peut confirmer notre unicité tout en affirmant notre profonde unité avec les autres êtres. Les forces profondes de la vie et de la mort qui se manifestent dans la maternité, et dans le développement du sens de nous-mêmes comme êtres autonomes et séparés, se manifestent aussi dans la sexualité. La sexualité est la voie par laquelle en tant qu'adultes nous faisons l'expérience de cette danse particulière, dans les profonds replis du corps.

La polarité est une qualité de l'énergie, du flux, comme dans le champ électrique généré par les pôles positifs et négatifs d'un aimant. Elle peut couler entre une personne et ce que nous appelons son Soi compagnon. Ce n'est pas l'*anima* ou l'*animus* de Jung et il ne complète pas la personnalité de quelqu'un. C'est une source d'énergie.

La culture de la mise à distance assigne les femmes, la nature et les groupes opprimés aux sensations du terreau nourricier qui s'adapte. Elle conditionne les femmes qui ne deviennent que les miroirs passifs reflétant la personnalité des hommes. Nos propres personnalités sont affaiblies – notre propre capacité, notre compétence, notre maîtrise, sont une menace au regard d'une dépendance protégée, promise à nous, femelle, dès la naissance. Les femmes finissent par avoir l'illusion que, si elles prennent encore et encore sur elles, si elles reflètent toujours davantage, quelque chose finira par se passer. Et les hommes sont intoxiqués du même malaise à l'envers : une obsession de l'impact, de se faire sentir par l'autre, même si le seul impact qu'on puisse avoir est la destruction, le seul sentiment que l'on peut provoquer, la souffrance. Un soi séparé, coupé des sources de ses propres sentiments, doit avoir son existence, son être, confirmé par la réaction qu'il peut susciter chez un autre. Mais quand cet autre a été réduit au non-être cet impact n'est plus senti, car il semble qu'il n'y ait personne pour le sentir. Les femmes peuvent craindre la dépendance plus que le soi problématique. Les lesbiennes sont menaçantes parce qu'elles

refusent de servir le terreau pour le soi masculin; elles retirent le flux nourricier dont dépend le soi mâle séparé, et affirment à la place le soi en chacune, se nourrissant et se renforçant l'une l'autre.

Que les hommes dépassent leur peur de ne pas être si différent des femmes donne peut-être le pouvoir de redéfinir le soi masculin positivement, comme un tout enraciné, et non comme une partie amputée.

Honorer la sexualité consiste finalement à arrêter de nous définir nous-mêmes en fonction de nos partenaires sexuels, à réaliser que la richesse de l'attirance et de l'expression sexuelle tient à ses couleurs, à l'infinité de ses nuances, et que ce n'est que la culture de la mise à distance qui nous restreint aux trois couleurs fondamentales. L'engagement et le mariage lui-même n'ont pas besoin d'être fondés sur le pouvoir-sur. Centrer son énergie profondément et passionnément sur un autre être humain peut être un choix délibéré. Dans la relation de couple, nous passons par des étapes qui nous font décrire le cercle magique, comme nous le faisons dans le groupe. A travers la lutte, nous commençons à voir que notre partenaire est très différent de nos images et de nos rêves, est un être humain réel et distinct, pour qui ce qui compte est ce qui est réel en nous (et non notre image idéalisée ni notre réduction à un objet au service des besoins d'un autre).

Les cercles que nous formons peuvent devenir des structures érotiques, fondées sur le contact et la connexion personnels. Les cercles restent petits pour que nous puissions toutes nous voir, pour que nos personnalités singulières y aient un impact sur les autres auxquels nous nous sentons connectées. La communauté est érotique par essence.

L'amour est énergie. Ce qui donne à l'échange physique son excitation, son intensité, c'est le mouvement de l'énergie vitale, une énergie non limitée aux êtres humains. L'érotisme est avant tout personnel, le tissage entre les énergies créent un lien qui n'est pas fondé sur l'exploitation. L'éros comme énergie donne forme à de nombreux aspects de la culture et apparaît sous de nombreux traits : la jouissance crue, instinctive ; l'amour et le lien personnel; et le pouvoir de guérir, d'apprendre, de créer. Dans la culture de l'immanence la sexualité serait honorée sous toutes ses apparences différentes. Depuis les pères de l'église jusqu'à Freud, la sexualité, si elle n'est pas tenue en laisse par l'autorité intériorisée, par la haine de Soi, va devenir sauvage et détruire la civilisation. Mais la sexualité a en fait son propre principe régulateur, son propre rythme d'épanouissement et de satiété.

L'échange d'énergie érotique crée des schèmes, des formes, des entités comme une structure d'énergie. Traditionnellement c'est l'origine de la famille. Le lien érotique pourrait potentiellement être le modèle de toutes les autres associations, de toutes les connexions libres. La famille reflète la culture et la culture reflète la famille. Ainsi, dans notre culture patriarcale, la famille elle-même devient une autre arène d'autorité, une structure hiérarchique de domination, et les enfants qui y grandissent reflètent sa structure dans la

formation de leur Si le plus intime.

Le travail aussi peut être éveillé par le pouvoir érotique, au sens de connectant : nous rendant capable de faire des liens avec le monde qui aient du sens. Ce qui rend le travail aliénant c'est sa structure hiérarchique, dans laquelle notre énergie est captée pour servir les fins de quelqu'un d'autre.

Le travail de fabrication des mythes, de création de nouvelles formes, de nouvelles structures, la conquête et la défense de nos droits à garder nos corps et nos sexualités libres, l'analyse et la transformation de nos structures internes, la reconnexion à nos sensations et nos émotions, le travail de l'amour -la connexion avec un autre, la connaissance intime, honnête et réciproque, toutes ces choses sont liées et appartiennent à la même lutte. Nous devons apprendre à nous aimer non pas dans les reflets de nous-même qui se brouillent l'un l'autre, mais nos véritables visages quand ils reflètent chacun la passion et le plaisir de l'autre. La levée des forces érotiques est la levées d'un grand pouvoir de transformation.

IX- Le rituel comme lien, l'action comme rituel

Les rituels font partie de toute culture. Ils en unissent les membres, créent un coeur, un centre. Le rituel est ce qui évoque le Soi profond d'un groupe. Par le rituel (mouvement d'énergie organisé pour accomplir un but), nous devenons familiers avec le pouvoir-du-dedans, nous apprenons à en reconnaître la sensation. En travaillant ensemble, en se focalisant sur quelque chose de commun, tous les cercles, et les communautés elle-même, se renforcent. Le rituel païen incorpore le toucher, l'emotion, la sensualité et l'humour. Sous le rire est le pouvoir.

Si la magie est « l'art de provoquer un changement en accord avec une volonté », alors les actes politiques, les actes de protestation et de résistance, les actes qui disent la vérité au pouvoir, les actes qui poussent au changement sont des actes de magie. Quand l'action politique se déplace dans le royaume des symboles, elle devient magie. Si nous appliquons les principes de la magie à la politique, nous pouvons mieux comprendre les actions politiques et les rendre plus efficaces.

Le rituel de magie file le lien qui peut nous soutenir pour continuer le travail pendant des années, pendant toute une vie.

Bien que le pouvoir-du-dedans puisse éclater en un instant, son éveil est plutôt un processus lent comme la succession des générations. Si nous ne pouvons vivre jusqu'à voir l'accomplissement de cette révolution, nous pouvons planter ses graines dans nos cercles, nous pouvons planter ses graines dans nos cercles, et ns rituels peuvent nourrir son pouvoir

grandissant. Car la force de ce pouvoir réside dans le lien que nous créons les uns avec les autres. Et notre vision devient forte lorsque nous ne rêvons plus seuls.

Commentaire :

Ce livre m'intéresse parce qu'il croise les luttes anti-capitalistes et féministes en en dessinant la racine, la structure, le schéma. Je suis convaincue qu'il est assez vain de se focaliser sur les constats d'une domination, que tout est connecté, enchevêtré, tressé ensemble. Je dirais même qu'elles sont nécessaires les unes aux autres en participant à reproduire toujours le même schéma d'aliénation et d'oppression. Tout est baigné dans la même teinture, comme toute une lessive polluée par un vêtement qui déteint, ou plutôt toute une garde-robe tissée avec le même fil pourri. Il me paraît donc évident que, même si ma recherche s'intéresse à des points précis, je ne peux pas faire l'économie d'une réflexion plus globale sur le contexte.

Starhawk décrit l'histoire, l'économie, la politique, le spirituel, l'affect et l'intime comme aspirés, dénaturés par un monothéisme totalitaire et transcendant qui permit la modernité puis le capitalisme. Nos imaginaires, nos ressentis et nos alliances sont tordus pour répondre au besoins d'un systèmes de profit, qui nous sépare de nous-même et des autres, nous aliène, nous prive de nos pouvoirs de sentir, de penser, d'aimer, de transformer et de guérir.

Aimer : s'allier, se rencontrer, s'unir, partager, transformer, sentir. Être en contact avec soi en étant en contact avec l'autre. Mais aussi en étant en contact avec l'ensemble du vivant. Rencontrer son unicité, en liant. Respecter : se respecter Soi en respectant les Autres, la Vie. Donc, se reconnecter à la vie et à la mort. Accepter, ressentir, vénérer, s'incorporer aux cycle profonds et « magiques » du Vivant.

Notre intrication dans des conceptions patriarcales de nos relations : Nos affectes, nos amours, nos ambitions, nos rêves sont modelés sur des formats d'autorité, de séparation et de pouvoir-sur. La peur et la haine de soi y sont constantes et régissent nos ressentis et nos actions. Les formats eux-même bloquent à nouveaux les intentions, leurs structure conditionnant la façon dont « l'énergie circule ». La plupart du temps, ils finissent par absorber les contenus, si, dès le début, le leurre n'était pas déjà de rêver de la forme plutôt que du fond, celui-ci ayant été totalement culturellement aspiré.

Les formats des interactions : la famille, le couple, l'école, la citoyenneté, la classe travail, la retraite.

Privé/public= isolement/isolement

L'aliénation de la femme et son emprisonnement à la sphère et fonction domestique repose sur la dépossession des hommes de leur capacité de guérir, de prendre soin, d'être connectés à l'affect et aux émotions. Comme toute relation sado-masochiste, il s'agit donc d'une relation de dépendance réciproque où l'un a, certes, des privilèges par rapport à l'autre, mais où il est aussi privé, amputé d'une partie de lui-même.

L'individu qui ne sait pas nommer ses émotions, est comme un marin privé de boussole, il est malléable et soumettable à tous argumentations ayant l'air logique. Y avoir accès, leurs donner de la valeur, les extirper des conditionnements dont ils sont les esclaves, reconnaître leur pouvoir, nous rendrait notre pouvoir, notre capacité à aimer, à créer et à transformer.

Ainsi, l'élan premier du désir de rencontrer, de s'unir, de partage de soi, de son univers, de ses expériences, etc. est aspiré par les besoins de la dépendance toxique culturellement entretenue. Je différencierais les termes dépendance et d'inter-dépendance, le deuxième représentant, pour moi, les interactions nécessaires et constitutives de la construction de soi, de son maintien et de son développement. Nous sommes le produit de nos rencontres, de nos unions et de nos expériences, matière que nous sculptons à l'avancement.

Il nous faudra un travail constant, une vigilance accrue pour déceler à l'intérieur de nous, dans nos pensées, nos attractions, nos actions, les graines du pouvoir-sur, qu'il nous faudra nommer. C'est constamment qu'il faudra « dé-torde » cette éducation, pour un quelconque changement en profondeur. C'est une transformation que l'on ne peut mettre en oeuvre qu'ensemble, parce que j'ai besoin du soutien de l'autre, de son altérité et de son humanité pour pouvoir voir sur moi.

La relation d'amour et la séparation :

Pourquoi la relation d'amour est si on/off ? Pourquoi ce besoin de rompre le plus souvent les ponts quand l'amour se transforme. Pourquoi l'amour amoureux laisse-t-il si peu de place à une transformation ? Comment penser l'acceptation de la transformation de la relation d'amour qu'elle qu'elle soit ?

L'exclusivité à la vie/ à la mort ? L'exclusivité est nécessaire pour assurer la patrilinéarité de la famille, il y a donc aussi besoin que ce soit pour toute la vie.

La peur de perdre c'est être unique qui rend ma vie unique au moment où je suis avec lui-elle. La pensée exclusive m'empêche de penser que je rencontrerai d'autres êtres, tout aussi uniques, avec qui je partagerai des moments tout aussi magiques, mais différents. Que comme la relation sexuelle qui a un début et une fin, qui ne peut se maintenir dans l'extase constamment, mon attachement, la magie de mon échange ne peut se conserver éternellement à un haut niveau d'intensité. Que toutes les rencontres cathartiques, il y a un

moment où je dois accepter qu'elles se transforment, deviennent autre chose, permettent la remise en mouvement vers d'autres, pour pouvoir à nouveau se transformer. Le rapport à la mère unique, dans ce format mono-parental, ne me permet d'avoir d'autres relations englobant et maternantes avec d'autres femmes.

Les enjeux affectifs, soumis aux notions de dépendances, de pouvoir-sur, etc. rendent très compliquées le développement de la confiance, de l'ouverture, de la liberté dans les relations. La peur de perdre l'autre, le contrôle, de se retrouver seul et donc coincé dans une totale carence affective, prend toute la place. Il est très difficile de légitimer des relations qui ne sont pas basées sur une inter-dépendance finalement toxique, niant le Moi et sa différence, sa séparation.

Nous sommes dans une société d'évitement, qui passe son temps à fuir le désagréable, l'obscur, pour essayer de conserver toujours, comme un oiseau en cage, le confortable, le rassurant et le plaisant. Nous n'apprenons pas à gérer l'obscur, à l'expérimenter, à le connaître et donc à en revenir, à s'en remettre et à en tirer de l'expérience, du savoir, du pouvoir. Nous l'évitons, le fuyons, l'enfermons dans le placard du sauvage, du dangereux, voir du défiant ou du fou, soit à éviter absolument, et la conséquence est la rupture de la créativité, la vie en adéquation avec les grandes lois de la vie et de la mort. Une éducation saine serait donc une éducation qui apprend à perdre, à affronter l'anéantissement et à survivre, à construire avec ça. Mais il faut être entouré pour expérimenter ça sans y rester coincé. Il ne suffit pas d'exposer l'individu aux pires horreurs, il faut l'entourer, l'accompagner, l'aider à trouver ses propres ressources de renouveau, d'auto-guérison, d'orientation, d'instinct. Soit le contraire de notre conception du soin et de l'éducation. Il y a des personnes qualifiées (médecins, enseignants,...) , ou structurellement placées (parents) pour te dire comment tu dois faire, que tu ne peux pas te faire confiance, que tu n'as pas les outils. Nous apprenons constamment à être dépendant de quelqu'un d'autre, à ne surtout pas apprendre à lire nos émotions et notre intuition, pourtant seul réels guides. L'homme a besoin de la femme pour sentir, aimer et prendre soin, la femme a besoin de l'homme pour penser de façon rationnelle, activer et faire, évoluer dans le monde extérieur. Chacun est dépossédé d'une partie de lui même, le rendant incapable d'accéder à ses ressources.